



C'est l'heure des contesillustrés



La Reine des Neiges
Quatrième Histoire : Prince et Princesse
Hans Christian Andersen

(A partir de 6 ans – 16'20" – 2 321 mots)



Encore une fois, Gerda dut se reposer, elle s'assit.

Alors sur la neige, une corneille sautilla auprès d'elle, une grande corneille qui la regardait depuis un bon moment en secouant la tête.

Elle fit Kra ! Kra ! bonjour, bonjour.

Elle ne savait dire mieux, mais avait d'excellentes intentions.

Elle demande à la petite fille où elle allait ainsi, toute seule, à travers le monde.



Le mot *seule*, Gerda le comprit fort bien.

Elle sentait mieux que quiconque tout ce qu'il pouvait contenir, elle raconta toute sa vie à la corneille et lui demanda si elle n'avait pas vu Kay.

La corneille hochait la tête et semblait réfléchir.

- Mais peut-être bien, ça se peut....
- Vraiment ! tu le crois ? cria la petite fille.

Elle aurait presque tué la corneille, tant elle l'embrassait.

- Doucement, doucement, fit la corneille. Je crois que ce pourrait bien être Kay, mais il t'a sans doute oubliée pour la princesse.
- Est-ce qu'il habite chez une princesse ? demanda Gerda.
- Oui, écoute, mais je m'exprime si mal dans ta langue. Si tu comprenais le parler des corneilles ce serait plus facile.
- Non, ça je ne l'ai pas appris, dit Gerda, mais grand-mère le savait, elle savait tout. Si seulement je l'avais appris !
- Ça ne fait rien, je raconterai comme je pourrai, très mal sûrement.

Et elle se mit à raconter.

Dans ce royaume où nous sommes habite une princesse d'une intelligence extraordinaire, mais il est vrai qu'elle a lu tous les journaux qui existent au monde (elle a tout oublié du reste), tellement elle est intelligente.

L'autre jour qu'elle était assise sur le trône – ce n'est pas si amusant d'après ce qu'on dit – elle se mit à fredonner une chanson : « Pourquoi ne pas me marier ? »

- Tiens cela me donne une idée ! s'écria-t-elle

Et elle eut envie de se marier, mais elle voulait un mari capable de répondre avec esprit quand on lui parlait, un mari qui ne se contenterait pas d'avoir l'air distingué – car c'est très ennuyeux.

Elle convoqua toutes les dames de la cour et lorsqu'elles eurent entendu de quoi il en retournait, elles furent enchantées.

- Ça, ça me plaît, dirent-elles, j'y avais déjà pensé.



C'est l'heure des contes illustrés



« Chaque mot que je dis est la pure vérité, interrompit la corneille. J'ai une fiancée qui est apprivoisée et se promène librement dans le château, c'est elle qui m'a tout raconté. »

Sa fiancé était naturellement aussi une corneille, car une corneille mâle cherche toujours une fiancée de son espèce.

Tout de suite les journaux parurent avec une bordure de cœurs et l'initiale de la princesse.

On y lisait que tout jeune homme de bonne apparence pouvait monter au château et parler à la princesse et, celui qui lui parlerait de façon à ce que l'on comprenne tout de suite qu'il était bien à sa place dans un château, que celui enfin qui parlerait le mieux, la princesse le prendrait pour époux.

« Oui ! oui ! tu peux me croire, c'est aussi vrai que me voilà ! » dit la corneille.

- Les gens accouraient , quelle foule, quelle presse, mais sans succès le premier, ni le second jour.
- Ils parlaient tous facilement dans la rue, mais quand ils avaient dépassé les grilles du palais, vu les gardes en uniformes brodés d'argent, les laquais en livrée d'or sur les escaliers et les grands salons illuminés,
- ils étaient tous déconcertés, ils se tenaient devant le trône où la princesse était assise et ne savaient que dire sinon répéter le dernier mot qu'elle avait prononcé,
- et ça elle ne se souciait nullement de l'entendre répéter.

On eût dit que tous ces prétendants avaient avalé du tabac à priser et étaient tombés en léthargie – jusqu'à ce qu'ils se retrouvent dehors, dans la rue, alors ils retrouvaient la parole.

Il y avait queue depuis les portes de la ville jusqu'au château, je l'ai vu moi-même, affirma la corneille.

Quand ils arrivaient au château, ils avaient faim et soif mais on ne leur offrait même pas un verre d'eau tiède.



C'est l'heure des contes illustrés



Les plus avisés avaient bien apporté des tartines, mais ils ne partageaient pas avec leurs voisins, ils pensaient :

- S'il a l'air affamé, la princesse ne le prendra pas.
- Mais Kay, mon petit Kay, quand m'en parleras-tu ? Était-il devant tous ces gens-là ?
- Patience, patience, nous y sommes,
- Le troisième jour arriva un petit personnage, sans cheval ni voiture. Il monta d'un pas décidé jusqu'au château, ses yeux brillaient comme les tiens, il avait de beaux cheveux longs, mais ses vêtements étaient bien pauvres.
- C'était Kay, jubila Gerda. Enfin je l'ai trouvé et elle battit de mains.
- Il avait un petit sac sur le dos, dit la corneille.
- Non, c'était sûrement son traîneau, dit Gerda, il est parti avec !
- Possible, répondit la corneille, je n'y ai pas regardé de si près, mais ma fiancée apprivoisée m'a dit que lorsqu'il entra par le grand portail, qu'il vit les gardes en uniforme brodés d'argent, les laquais des escaliers vêtus d'or, il ne fut pas du tout intimidé, il les salua en disant :
- Comme cela doit être ennuyeux de rester sur l'escalier, j'aime mieux entrer.

Les salons étaient brillamment illuminés, les Conseillers particuliers et les Excellences marchaient pieds nus et portaient des plats en or, c'était quelque chose de très imposant.

Il avait des souliers qui craquaient très fort, mais il ne se laissa pas impressionner.

- C'est sûrement Kay, dit Gerda. Je sais qu'il avait des souliers neufs et je les entendais craquer dans la chambre de grand-maman.
- Oui, pour craquer, ils craquaient, mais, plein d'assurance il avança jusque devant la princesse qui était assise sur une perle grande comme une roue de rouet.

Toutes les dames de la cour avec leurs servantes et les servantes de leurs servantes, et tous les chevaliers avec leurs serviteurs et les serviteurs de leurs serviteurs, qui eux-mêmes avaient droit à un petit



valet, se tenaient debout tout autour, et plus ils étaient près de la porte, plus ils avaient l'air fier.

Le valet du domestique du premier serviteur qui se promène toujours en pantoufles, on ose à peine le regarder tellement il a l'air fier, debout dans la porte.

- Ça doit être affreux, dit Gerda. Mais est-ce que Kay a tout de même eu la princesse ?
- Si je n'étais par corneille, je l'aurais prise et cela bien que je sois fiancé. Il a, paraît-il, parlé aussi bien que je parle dans ma langue, c'est ma fiancée qui me l'a dit.
- Il était décidé et charmant, il n'était pas du tout venu en prétendant, mais seulement pour juger de l'intelligence de la princesse, et il la trouva remarquable...et elle le trouva très bien aussi.
- C'était lui, c'était Kay, s'écria Gerda, il était si intelligent, il savait calculer de tête même avec des chiffres décimaux.
- Oh ! conduis-moi au château...
- C'est vite dit, répartit la corneille, mais comment ? J'en parlerai à ma fiancée apprivoisée, elle saura nous conseiller car il faut bien que je te dise qu'une petite fille comme toi ne peut pas entrer là régulièrement.
- Si, j'irai, dit Gerda. Quand Kay entendra que je suis là, il sortira tout de suite pour venir me chercher.
- Attends moi là près de l'escalier ! Elle secoua le tête et s'envola.

Il faisait nuit noire quand la corneille revient.

- Kra ! Kra ! fit-elle. Ma fiancée te fais dire mille choses et voici pour toi un petit pain qu'elle a pris à la cuisine. Ils ont assez de pain là-dedans et tu dois avoir faim.
- Il est impossible que tu entres au château – tu n'as pas de chaussures – les gardes en argent et les laquais en or ne le permettraient pas, mais ne pleure pas, tu vas tout de même y aller.
- Ma fiancée connaît un petit escalier dérobé qui conduit à la chambre à coucher et elle sait où elle peut en prendre la clé.

Alors la corneille et Gerda s'en allèrent dans le jardin, dans les grandes allées où les feuilles tombaient l'une après l'autre, puis au château où les



lumières s'éteignaient l'une après l'autre et la corneille conduisit Gerda jusqu'à une petite porte de derrière qui était entrebâillée.

Oh ! comme le cœur de Gerda battait d'inquiétude et de désir, comme si elle faisait quelque chose de mal, et pourtant elle voulait seulement savoir s'il s'agissait bien de Kay...

Oui, ce ne pouvait être que lui, elle pensait si intensément à ses yeux intelligents, à ses longs cheveux, elle le voyait vraiment sourire comme lorsqu'ils étaient à la maison sous les roses.

Il serait sûrement content de la voir, de savoir quel long chemin elle avait fait pour le trouver et combien tout le monde avait eu du chagrin quand il n'était pas revenu.

Oh ! quelle crainte elle ressentait mais aussi quelle joie !

Les voilà dans l'escalier où brûlait une petite lampe sur un buffet, au milieu du parquet se tenait la corneille apprivoisée qui tournait la tête de tous les côtés et considérait Gerda, laquelle fit une révérence comme grand-mère le lui avait appris.

- Mon fiancé m'a dit tant de bien de vous, ma petite demoiselle, dit la corneille apprivoisée,
- Du reste, votre curriculum vitae, comme on dit, est si touchant.
- Voulez-vous tenir la lampe, je marcherai devant. Nous irons tout droit, ici nous ne rencontrerons personne ;
- Il me semble que quelqu'un marche juste derrière nous, dit Gerda.

Quelque chose passa près d'elle en bruisant, sur les murs glissaient des ombres : chevaux aux crinières flottantes et aux jambes fines, jeunes chasseurs, cavaliers et cavalières.

- Rêves que tout cela, dit la corneille. Ils viennent seulement orienter vers la chasse les rêves de nos princes, nous pourrons d'autant mieux les contempler dans leur lit.
- Mais autre chose : si vous entrez en grâce et prenez de l'importance ici, vous montrerez-vous reconnaissante ?
- Ne parlons pas de ça, dit la corneille de la forêt.



Ils entrèrent dans la première salle tendue de satin rose à grandes fleurs, les rêves les avaient dépassés et couraient si vite que Gerda ne put apercevoir les hauts personnages.

Les salles se succédaient, l'une plus belle que l'autre, on en était impressionné...et ils arrivèrent à la chambre à coucher.

Le plafond ressemblait à un grand palmier aux feuilles de verre précieux, et au milieu du parquet se trouvaient, accrochés à une tige d'or, deux lits qui ressemblaient à des lis, l'un était blanc et la princesse y était couchée, l'autre était rouge et c'est dans celui-là que Gerda devait chercher le petit Kay.

Elle écarta quelques pétales rouges et aperçut une nuque brune. Les rêves à cheval bruissaient dans la chambre. Il s'éveilla, tourna la tête vers elle – et ce n'était pas le petit Kay...

Le prince ne lui ressemblait que par la nuque, mais il était jeune et beau. Alors la petite Gerda se mit à pleurer, elle raconta son histoire et ce que les corneilles avaient fait pour l'aider.

- Pauvre petite, s'exclamèrent le prince et la princesse.

Ils louèrent grandement les corneilles, déclarant qu'ils n'étaient pas du tout fâchés mais qu'ils ne devaient tout de même pas recommencer.

Cependant ils voulaient leur donner une récompense.

- Voulez-vous voler librement ? demanda la princesse, ou voulez-vous avoir la charge de corneilles de la cour, ayant droit à tous les déchets de la cuisine ?

Les deux corneilles firent la révérence et demandèrent une charge fixe ; elles pensaient à leur vieillesse et qu'il est toujours bon d'avoir quelque chose de sûr pour ses vieux jours.

Le prince se leva de son lit et permit à Gerda d'y dormir. Il ne pouvait vraiment faire plus.

Elle joignit ses petites mains et pensa :



C'est l'heure des contes illustrés



« Comme il y a des êtres humains et aussi des animaux qui sont bons. »
Là-dessus elle ferma les yeux et s'endormit délicieusement.

Tous les rêves voltigèrent à nouveau autour d'elle.
Cette fois, ils avaient l'air d'anges du Bon Dieu, ils portaient un petit traîneau sur lequel était assis Kay qui saluait.
Mais tout ceci n'était que rêve et disparut dès qu'elle s'éveilla.

Le lendemain, on la vêtit de la tête au pied de soie et de velours, elle fut invitée à rester au château et à couler des jours heureux mais elle demanda seulement une petite voiture attelée d'un cheval et une paire de bottines.

Elle voulait repartir de par le monde pour retrouver Kay.

On lui donna de petites bottines et un manchon, on l'habilla à ravir et au moment de partir, un carrosse d'or pur attendait devant la porte.

Les armes du prince et de la princesse y brillaient, cocher, domestiques et postillons – car il y avait aussi des postillons – portaient des livrées brodées de couronnes d'or.

Le prince et la princesse la firent eux-mêmes monter en voiture et lui souhaitèrent bonne chance.

La corneille de la forêt, mariée maintenant, les accompagna pendant trois lieues, assise à côté de la petite fille car elle ne pouvait supporter de rouler à reculons,

la deuxième corneille debout à la porte, battait des ailes, souffrant d'un grand mal de tête pour avoir trop mangé depuis qu'elle avait obtenu un poste fixe, elle ne pouvait les accompagner.

Le carrosse était bourré de craquelins sucrés, de fruits et de pains d'épice.

- Adieu ! Adieu ! criaient le prince et la princesse.

Gerda pleurait, la corneille pleurait, les premières lieues passèrent ainsi, puis la corneille fit ses adieux et ce fut la plus dure séparation.



C'est l'heure des contesillustrés



Elle s'envola dans un arbre et battit de ses ailes noires aussi longtemps que fut en vue la voiture qui rayonnait comme le soleil lui-même.

Découvrez notre Association « C'est l'heure des contes »
grâce à sa page Facebook

En cliquant sur ce lien

<https://www.facebook.com/Cest-lheure-des-Contes-109456193800689>

Ou en scannant ce QR code

